



KENNETH WHITE

**LA FIGURE
DU DEHORS**

LE MOT ET LE RESTE

KENNETH WHITE

LA FIGURE DU DEHORS

LE MOT ET LE RESTE

2014

Préface à la nouvelle édition

Dans le paysage culturel d'aujourd'hui, de plus en plus aplati, un livre tel que *La Figure du dehors* apparaîtra comme une roche erratique, voire comme un bolide surgi de l'espace interstellaire. Les propositions de ce livre présentent toujours, trente ans après sa première publication, la pointe du possible. Mais les « pointes » disparaissent de l'espace public, toute la place étant occupée par une épaisse sociologie entourée comme « supplément d'âme » par une frange de rêves creux.

C'est que la France, où j'avais choisi de situer mon travail, est en passe d'atteindre le stade culturel abyssal auquel j'avais voulu échapper en quittant la Grande-Bretagne il y a une quarantaine d'années. Si je dis « en passe de », c'est qu'il reste, heureusement, quelques poches de résistance, quelques foyers de transcendance. C'est avec ceux-là que je continue à travailler : en tant que résistant culturel et nomade intellectuel. Nomade intellectuel ?

C'est l'intellectuel nomade. C'est-à-dire ni l'intellectuel platonicien idéaliste, ni l'intellectuel engagé sartrien, ni, nouvel avatar, l'intellectuel médiatique qui commente à la petite semaine des événements socio-politiques ressemblant de plus en plus à des épisodes de vaudeville. Le nomade intellectuel, lui, traverse territoires et cultures afin d'ouvrir un espace mondial plus clair, plus vif, plus inspirant que l'« état de

culture » évoqué plus haut, répandu d'abord par les maîtres mondocides du marketing.

Faut-il insister sur l'affaissement, l'affadissement qui s'étale complaisamment aujourd'hui en France? Dans certains milieux de l'édition, par exemple, proposer une littérature visant au développement de l'esprit, c'est-à-dire à autre chose que de la matière vite consommable, publiée dans un unique but commercial, c'est faire figure de plouc arriéré, d'indécrottable néanderthalien.

La première question, vis-à-vis d'un tel état de choses, est celle-ci : quelle attitude adopter, si tant est que l'on ait gardé assez d'extériorité lucide pour avoir un jugement critique? Un désespoir tranquille? Une résignation muette? Un cynisme glacial? Un isolement total? Je comprends très bien de telles attitudes, je peux sympathiser avec elles, mais je ne peux m'en contenter. Mon intention a toujours été d'ouvrir un autre espace pour le déploiement de l'esprit.

La Figure du dehors a été ma première cartographie. Elle avait été précédée par toutes sortes de lectures et de cogitations, par toute une série de voyages, mais ce livre était une première tentative pour dessiner une configuration, créer un champ de références. Sans un tel champ de références, difficile selon certains, « extrême » selon d'autres, l'avenir sera fait d'une prolifération de facilités, de simplismes, pouvant mener à des extrémismes fanatiques de toutes sortes.

Ma méthode cartographique peut sembler insolite, plus insolite encore qu'au xvi^e siècle celle de Gérard Mercator de Rupelmonde, qui avait travaillé sur les portulans des marins avant d'élaborer son système de projection, et d'arriver enfin à sa « description nouvelle et augmentée des terres du monde ». Les éléments que je rassemble dans ce livre peuvent aussi sembler hétérogènes. À partir d'un fond « archaïque », c'est-à-dire principiel, j'esquisse un programme, un projet

poétique (au sens large et puissant de ce mot) fondamental. Pour ce faire, je passe par Rimbaud (« Beaucoup d'écrivains, peu d'auteurs »), Saint-John Perse (« Lointaine est l'autre rive où le message s'illumine »), Joseph Delteil (« L'esprit se plaît à vagabonder dans les lieux extrêmes »), Victor Segalen (« Le départ d'un pays vers un monde »), Thoreau (« Je veux parler hors frontières, comme un homme éveillé à des hommes éveillés »), Ezra Pound (« C'est simple : je veux une nouvelle civilisation »), Charles Olson (« Trouver un discours autre que celui dont nous avons hérité »). Hétérogène, soit – mais il y a une logique latente, et un fil autobiographique constant : « Drôle de vie que la mienne, étrange carrière, pleine de hauts et de bas, et qui se refuse à séparer, dans l'intérêt de je ne sais quelle unité, le proche et le lointain, le sublime et le grotesque, le moi et le non-moi. » Toutes les figures évoquées sont, d'une manière ou d'une autre, et souvent de plusieurs manières à la fois, des *alter ego*, l'« ego » en question étant engagé dans une navigation qui n'est nullement narcissique.

Depuis ce premier livre cartographique, j'ai continué dans le même sens, en multipliant les chemins, en élargissant le champ, en affinant un lexique, une sémantique. Pour rien, peut-être. Comme baroud d'honneur. Comme ces moines des îles de l'Ouest qui, au moment où tout s'effondrait, maintenaient un style de vie et une ligne de pensée haute et vigoureuse.

Mais qui sait ? L'Histoire a déjà connu de brusques tournants, et des moments inattendus d'ouverture.

K. W.
Côte nord de la Bretagne
Été 2014

Introduction

Bien parler, dit-on, n'est pas tout expliquer. Même s'il m'arrive de parler beaucoup, tout expliquer n'a jamais été mon intention. Mais peut-être est-il utile d'essayer de temps en temps de briser le discours réflexe, de redonner du relief au terrain, de faire circuler quelques courants d'air. Je constate, aussi, que plusieurs types de parole m'attirent : parole poétique, parole narrative, parole pensante, et que l'essai, à sa manière, m'offre ce que je cherche par ailleurs dans le poème et le récit de voyage : un moyen d'exploration et d'éclaircissement. J'aime ce que Ritschl, le vieux professeur de Nietzsche, disait des premiers essais philologiques du jeune prodige : qu'il les écrivait « comme un romancier parisien » et qu'ils étaient « absurdemment excitants ». Et puis vient un moment où, face à certains malentendus, on sent le besoin de mettre des points sur quelques i et d'élargir le sens de certains mots dont la société se sert pour vous définir.

Prenons le mot « poète ». Il sera beaucoup question du statut de la poésie, et plus encore des visées et des trajectoires de la poésie dans ce livre. Mais il importe d'abord de redéfinir le terme. J'ai longtemps répugné à parler de la poésie, préférant travailler en silence et pensant, avec Ryôkan : « Qui dit que mes poèmes sont des poèmes ? Mes poèmes ne sont pas des poèmes. Quand vous aurez compris que mes poèmes ne sont pas des poèmes, on pourra commencer à parler poésie ! »

Toute la voie poétique, tout l'espace poétique est à réinventer. Voici ce que dit John Dryden dans ses *Notes et observations sur l'impératrice du Maroc* (1674): « Les “simples” poètes sont aussi sots que de simples ivrognes, vivant dans un brouillard continuel, sans rien voir ni juger clairement. Un homme devrait être versé dans les diverses sciences, et posséder une tête raisonnable, philosophique et, dans une certaine mesure, mathématique, pour être un poète excellent et accompli. » Même si nous sommes actuellement plus sceptiques qu'un poète-penseur rationaliste du XVII^e siècle vis-à-vis de la science, je crois que ces quelques phrases suffisent à indiquer l'espace potentiel d'un mot dont le sens, malgré la présence de quelques figures d'envergure, s'est considérablement rapetissé ces derniers temps.

Si je dis que nous sommes aujourd'hui sceptiques vis-à-vis de la science, c'est que nous nous rendons de plus en plus compte que le sacro-saint « esprit scientifique » peut être un des pires obstacles sur le chemin de la connaissance. C'est ce chemin de la connaissance qui nous intéresse en poésie, non une quelconque régression « poétique ». Ainsi, n'oublions pas que, pour arriver à la limpidité et à la pénétration d'un haïku (cette forme la plus concise de la poésie japonaise) de Bashô, de Buson ou de Ryôkan, il a fallu des siècles de recherches bouddhiques.

Dans le contexte français, c'est surtout Mallarmé qui a pris sur lui de rectifier le sens des mots et de tenter une nouvelle approche du réel, en dehors de tous les discours secondaires. Mais si Mallarmé voulait faire de la poésie « l'explication orphique de la terre », il a, dans son discours critique, beaucoup plus insisté sur la pureté que sur l'espacement et le jeu des énergies, aboutissant de la sorte, grâce, principalement, à ses épigones, à l'enfermement de la poésie que nous avons connu. Si admirable que soit parfois cet « espace litté-

raire » face à la vulgarité et au confusionnisme, il lui manque le sens du *passage* (Mallarmé le sent chez Rimbaud, mais garde une distance ironique), tout un sens dynamique de l'*évolution*. C'est pour cela que, adolescent, m'aventurant sur le territoire tabou de la poésie, j'ai écouté Nietzsche dans l'espace plein de coups d'aile d'*Aurore*, plutôt que Mallarmé : « Plus que jamais des esprits combattifs et aventureux ! Les poètes ont encore à découvrir les possibilités de la vie, l'orbite stellaire s'ouvre devant eux, non plus l'Arcadie ni une vallée de Campanie. Une imagination d'une audace sans limite, soutenue par les connaissances de l'évolution, est possible. Toute notre poésie est d'un terre-à-terre si petit-bourgeois, la grande possibilité d'une humanité supérieure fait encore défaut. C'est seulement après la mort de la religion que pourra de nouveau proliférer l'invention dans le domaine du divin. »

Bien sûr, si « nietzschéen » que je sois, je n'apprécie pas les métaphores militaires chères à ce « passant considérable », et j'évite de me situer dans une opposition quelconque. Ayant mieux à faire que de « prendre position » (j'essaie plutôt de suivre une voie), je me contente, pendant que certains montent à la tribune, de regarder par la fenêtre, en attendant, plus ou moins discrètement, d'ouvrir la porte et de sortir chez moi, dehors.

« L'invention dans le domaine du divin » dont parle Nietzsche ne signifie pas l'invention de nouveaux dieux ni la résurrection de dieux anciens avec leur cortège de mythes et de morales, elle signifie la mise en place, la mise en *jeu* d'une nouvelle manière, exaltante mais sans enthousiasme criard, de penser et d'être au monde. Un des penseurs (postmodernes ?) auxquels référence sera faite dans les pages qui suivent, Kostas Axelos, en parle à sa façon, dans *Contribution à la logique* : « L'attente de la pan-logique

embrassant, mettant en relation et fluidifiant toutes les logiques particulières, l'attente d'une logique polyvalente et plurivoque par-delà la logique, l'attente de la libération de la logique de ses enclaves et la libération de la pensée par rapport à la logique, tout cela est à l'œuvre dans toute pensée radicale. » Il évoque par ailleurs une pensée qui « serait et ne serait pas nouvelle, qui parcourrait pas à pas les articulations orientales et asiatiques, ainsi que les logiques anciennes, médiévales et modernes pour déboucher sur un effort visant non pas seulement ou principalement [...] à élucider ou à formaliser la logique de ceci ou de cela, mais qui tenterait – décontractée – de penser le *logos* du monde [...] Une pensée poétique plus ample et plus profonde attend-elle son heure ? »

Voilà la tendance, la « ligne » de certaines recherches radicales en cours aujourd'hui, et le propos de ce livre. Mais les résistances, provenant d'une situation politique, culturelle et intellectuelle sclérosée, sont fortes. Axelos ne se fait pas d'illusions et le dit très clairement : « La haine du philistinisme et du pharisaïsme, de droite et de gauche, contre toute pensée productive et poétique ne cessera pas [...] Le penchant vers la platitude continuera [...] Mais de temps à autre des signes d'une aura exceptionnelle se lèveront. »

Cette aurore, cette poéticité nouvelle, implique non seulement une mise en question de notre héritage culturel et conceptuel, mais aussi, au-delà du questionnement (on peut aller de question en question sans jamais faire un pas au-delà), le désir, et la volonté, de *sortir* à la découverte de contextes culturels et de manières de penser dont cet héritage n'a pas tenu compte. Certes, il ne s'agit pas de jeter gaiement par la fenêtre notre legs (gréco-latin et judéo-chrétien). J'ai été trop longtemps humaniste fervent pour acquiescer facilement à une telle défenestration. Non, il s'agit de se rendre compte d'abord

de la *dégradation* de cet héritage, ensuite de reconnaître ses limites. Tel constatera la dégradation et procédera à un travail de renouvellement et de purification qui restera toujours à l'intérieur des mêmes clôtures mentales. Pour *sortir*, il faut se débarrasser de quantité de structures, il faut une disponibilité de l'esprit et du corps qu'aucun système ne peut reconnaître et que peu d'institutions se permettent d'encourager.

Si les systèmes, les institutions et la machine culturelle continuent à faire leur travail d'étrécissement et d'aplatissement, il existe aujourd'hui, en marge, une confusion sympathique où se dessine, tant bien que mal (l'absence d'articulation est souvent pathétique) ce que j'ai appelé un désir de sortir. Sortir de quoi ? De la pesanteur du discours socio-moral, des idéologies bien-pensantes, de la médiocrité érigée en modèle, d'une pensée linéaire, d'une psychologie trop étroite, de tous les culs-de-sac de la culture. Sortir donc – pour aller vers quoi ? Il ne faudrait pas définir et nommer trop tôt. Mais en m'avançant un peu (au risque de me faire attaquer sur des positions quand je tiens avant tout à indiquer des chemine-ments), je dirais que nous allons vers une vie moins enfermée dans le socio-personnel, un champ épistémologique plus large, une éthique plus vigoureuse, une vision esthétique du monde, une poésie du cosmos – toutes choses qui essaient, malgré tout, de faire leur chemin depuis un certain temps. « Il s'agit en définitive, dit Laborit (*Éloge de la fuite*), de faire de [sa] réalité une structure ouverte et non pas une structure fermée par les frontières de l'Œdipe familial ou social. » Faire de sa réalité une structure ouverte, c'est « se conformer de mieux en mieux à la syntaxe cosmique, celle qui permettra peut-être un jour d'écrire sans la comprendre la phrase qui contient le secret de l'univers ».

Si l'on peut parler aujourd'hui, et l'on en parle, même dans les milieux institutionnels, d'un « retour à la poésie »

(cf. Jean-Paul Dollé, *Haine de la pensée*: « La pensée doit se rendre dans ce qui fut son aurore, à savoir le poème »), cela ne peut, cela ne doit pas signifier un retour à la poésie intimiste, mais un renouveau d'intérêt pour la *grande* poésie, ou mieux, car la « grandeur » peut être encombrante, pour la poésie du *dehors*, qui est rare et exige un effort d'ouverture d'esprit et de concentration que peu d'entre nous, jusqu'à nouvel ordre (qu'une politique économique, culturelle et pédagogique prépare cet « ordre » là!), sont enclins à fournir. La grande énergie poétique (qui peut traverser, évidemment, la prose autant que le poème) réclame un renouveau radical, avec tout ce que cela comporte d'audace (l'« héroïsme ontologique » dont parle Melville) et de recherches multiples.

Ce livre contient donc les essais et les recherches, les cheminements et les affinités de quelqu'un qui s'efforce de « renaître » aujourd'hui. Il s'agit, en premier lieu, d'un désir et d'un effort individuels. C'est dire qu'il y a une urgence existentielle dans ces recherches. De là aussi l'aspect autobiographique et même « eccehoministe » de certains passages. Mais la « figure » dont le chemin, graduellement, se dessine, dépasse de loin ma personne.

Pour ce qui est de la *forme* du livre, le lecteur voudra bien garder à l'esprit le fait que loin de « traiter un thème », il constitue plutôt le livre de bord d'un voyage spirituel. Ses chapitres jalonnent un long parcours et représentent les étapes d'une voie. La logique d'une telle voie ne peut être purement linéaire. Chaque étape contient les éléments des autres, la matière se roule sur elle-même avant de prendre un nouvel élan. Vous n'êtes pas dans un laboratoire, mais sur un rivage.

Selon le « programme » esquissé plus haut, *La Figure du dehors* explore des pensées occultées, notamment la pensée

celte, et « exotiques », extrême-orientales surtout. Là encore, précisons d'abord le sens des mots.

Le nom de « celte » ne désigne pas seulement quelques enclaves périphériques de notre culture, mais concerne toute une partie, niée et refoulée, du fonds européen en général. L'intérêt du celtisme, c'est sa force fertilisante, et non pas une quelconque « celtitude ». Essayons, malgré tout, de maintenir l'exercice de cette faculté intelligente entre toutes qui consiste à savoir faire des distinctions. Si certains discours celtisants peuvent sembler trop « structurants » (cherchant un modèle de société), d'autres trop partisans (ce qui ne fait qu'éveiller les partisans d'autres « camps » et donne lieu à toute une dialectique simpliste), cela ne doit pas nous empêcher de nous intéresser à la poésie de Llywarch Hen, aux *Hisperica Famina* (préludes à Joyce) ou à la pensée de Pélagie et de Scot Érigène – toutes choses que trop de « celtisants », sans parler de leurs adversaires, ignorent complètement. On peut s'intéresser à un celtisme *abstrait* comme le sel extrait d'un marais, et ne pas s'attarder à des polémiques primaires.

Quant à l'exotisme, l'« exote » est tout simplement celui qui a le courage de quitter ses pénates et d'aller voir, prêt à apprendre, ce qui se passe et se pense ailleurs. Cet exotisme s'avère d'autant plus nécessaire que l'on commence à se rendre compte de ce que certaines pensées étrangères entrent tout naturellement, et de plain-pied, dans l'espace qui est le nôtre aujourd'hui.

Il s'agira donc dans ce livre, à travers des paysages mentaux d'Occident et d'Orient, et quelques figures exceptionnelles, de la recherche d'un archipel de pensée qui dépasse l'opposition de l'Orient et de l'Occident, et qui puisse être reconnu et partagé par tous.

L'accent sera toujours mis sur l'*ouverture*. Il ne sera jamais question d'enfourcher d'antiques chevaux de bataille ou de

s'affubler d'oripeaux anciens (ni folklore, ni historicisme), pas plus qu'il ne sera question de se convertir à quoi que ce soit, d'apporter « un message à l'Occident » ou de faire des appels au rassemblement. Non, il s'agit de s'assouplir, de s'espaçer, de s'universaliser. En procédant ainsi, on retrouve les énergies qui furent à l'*origine* de notre culture, « ces oiseaux criards d'Ionie » évoqués par Platon.

Ce qui distingue ces premiers penseurs de ceux qui alignent des définitions, construisent des *modèles* et tournent autour de *problèmes*, c'est l'*élan* de leur pensée qui *ouvre un espace*. « Aux modèles s'opposent les voies, dit Henri Lefebvre (*Au-delà du structuralisme*). Il y a une idée nouvelle, la Voie, qui affine la notion de "praxis" et rend concrète les idées de trajet et de parcours. La notion de voie interdit de séparer le style de vie et la méthode de pensée, la présence à soi et la présence au monde. »

Pour baliser cette voie et pour désigner l'activité globale, décloisonnée, qui est celle de la « figure du dehors », j'ai avancé quelques nouveaux concepts tels que « biocosmographie », « nomadisme intellectuel », « surnihilisme », « pensée extravagante », « logique érotique », « cosmocomédie » et « géopoétique ». Il sera beaucoup question aussi, dans les pages qui suivent, de cette terminologie-là.

Mais au-delà de tous les concepts il s'agit d'un effort pour renouveler notre vision du monde, en dehors des interprétations établies et des codes convenus.

K. W.

janvier 1981

LE PAYSAGE ARCHAÏQUE

« Exerçant son métier, le penseur est en général un être archaïque, un être plongeant ses racines dans ce qui est archaïque, et il ne peut pas être novateur s'il n'est pas archaïque. »

Kostas Axelos

Dans son roman *Highland River (La Rivière des Hautes Terres)*, qui date de 1937, l'écrivain écossais Neil Gunn raconte l'histoire d'un certain Kenn, plus particulièrement la recherche qu'entreprend cet homme pour retrouver la source d'une rivière. Pour Kenn, retrouver cette source, ce serait retrouver la source première de sa propre vie, qu'il est en train de perdre :

« Il voulait arrêter le processus d'épaississement de son esprit, il voulait suivre les pistes de ce pays perdu [...] Ce pays était intensément réel. Kenn sentait que s'il réussissait à capter cette réalité, il retrouverait non seulement la saveur primordiale de la vie, mais ses moments d'extase absolue, une extase si différente de ce que l'on entend d'ordinaire par ce mot que son œil, si elle en avait un, serait aussi sauvage, aussi froid, aussi vigilant que l'œil du goéland sur la falaise. »

Cette citation pourrait servir d'épigraphe à mon propre travail. La coïncidence du nom, l'idée d'un monde non opaque, lumineux, et jusqu'à la figure vigilante de l'oiseau, tout y est. Le premier poème de mon premier livre s'intitulait « Le goéland préchantre » :

*Toi là-haut dans l'église tanguante des éléments
Moteur et mû
Blanc comme un fantôme, gras
Comme les mamelles de l'obscur Femme-Terre
Avec en toi, l'ami, un cri
Qui éveillerait toute grande, en fût-il une
La porte endormie de l'Éden
Ou les cuisses du monde blanc
Donne-nous le ton, donne-nous au moins la note
Le bruit initial
Et c'est nous qui ferons les psaumes qu'il nous faut
Avec ce que nous pouvons savoir et ce que nous sommes
Ô toi commencement...*

C'est assez survolté, j'en conviens, un peu biblique (je pense à ce que René Girard, dans ses *Choses cachées depuis la fondation du monde*, appelle « la reprise de l'aventure essentielle »), et de telles envolées lyrico-bibliques n'étaient guère dans le ton de l'époque (début des années soixante). Mais je n'ai jamais prêté beaucoup d'attention au ton de l'époque: dès le début, *unzeitlich* (intempestif), à la manière de Nietzsche et d'Ezéchiel! L'extravagance du ton traduisait directement l'extravagance de mon esprit. Ce qui me fait penser à un passage du livre « intempestif » de Henry Thoreau, *Walden*:

« J'ai toujours peur que mon expression ne soit pas suffisamment extravagante, qu'elle ne s'écarte pas assez des limites étroites de mon expérience quotidienne pour être

adéquate à la vérité qui m'a pénétré. Extravagance! Tout dépend des frontières que vous vous fixez. [...] Je voudrais, moi, parler *hors* frontières, comme un homme éveillé parlant à d'autres hommes éveillés. »

Voilà pour le ton, un ton fait pour l'*éveil*. Quant aux concepts qui se dégagent de ce texte initial, le principal en est évidemment celui du « monde blanc ». Ce terme signifiait peut-être en tout premier lieu une affirmation du moi (toujours la coïncidence du nom) vis-à-vis du monde social. Ensuite, le désir d'explorer l'espace intérieur que recouvre ce moi (Thoreau: « N'est-ce pas que l'intérieur reste blanc, comme un espace blanc sur la carte? »). « Le monde blanc » était aussi l'*intensément réel* dont parle Gunn: une expérience de la réalité incandescente, ou bien encore une vision d'une limpidité totale. Et là je pense à une phrase de Wallace Stevens selon laquelle le poète est « la transparence du lieu dans lequel il vit ».

*

La ville de Glasgow où je suis né est située dans le Strathclyde, le pays de Merlin, c'est-à-dire Myrddin, qui fut sans doute le Lailoken, le « fou des bois », dont parle la *Vie de Kentigern* (Kentigern, « chef de la maison de la lune », devenu Mungo, saint patron de Glasgow), avant d'être le personnage principal de toute une série de romans fantastiques écrits en France. Si l'on « déromanise » Merlin, on trouve un poète de la nature (un « fou des bois ») à l'instar de ces autres poètes: Taliesin, Llywarch Hen, Aneurin qui s'activaient sur les rives de la Clyde autour de Dumbarton, « la forteresse des Bretons ».

Voici Taliesin parlant des *Mystères du monde* :

*Je suis un habile compositeur, un clair chanteur
Je suis architecte, je suis homme de science
Je ne suis pas un barde confus et radoteur
Je connais la loi de l'inspiration féconde
L'inspiration que je chante
Je l'apporte des profondeurs*

Et le voici parlant de ses « migrations » :

*J'ai revêtu une multitude d'aspects
avant d'acquérir ma forme définitive
il m'en souvient très clairement :
j'ai été une lance étroite et dorée
j'ai été une goutte de pluie dans les airs
j'ai été la plus profonde des étoiles
j'ai été mot parmi les lettres
j'ai été livre dans l'origine...*

Voici Llywarch Hen évoquant la neige, en y ajoutant quelques mots de sagesse qui ont eux-mêmes force de neige :

*La nuit est longue, nue la lande, blanche la falaise grise
la mouette élégante au bord du précipice
...
trop d'hommes s'égarèrent en de vains bavardages*

Et voici cette phrase d'Aneurin, qui, à elle seule, est un programme de vie :

*Aussi longtemps qu'il y aura des choses à chercher,
il y aura des chercheurs.*

*

J'ai quitté la ville assez tôt pour que mon paysage « natal » ne soit pas le paysage urbain, mais le territoire que les Hommes du Nord, les Vikings, qui le visitaient fréquemment, appelaient les *Skotlandsfirðir* (les fjords d'Écosse). La flotte du roi Haakon de Norvège avait fait naufrage, providentiellement pour le royaume d'Écosse, à quelque trois kilomètres du village que j'habitais sur la côte, et quand j'ai commencé à m'intéresser aux langues, vers l'âge de douze ans, il m'était facile d'imaginer que la mer et les rochers sur le rivage, surtout par les jours de grande tempête, parlaient l'ancien norvégien: *tha foru menn milli theira melholm skotakunungs ok gredu their sett milli sin skyldi magnus konungr eignask eyjar allar their er liggja fyrir vestan skotland...*

Je lisais les poèmes de *skalds* tels que Harold Hardradi, Ingimar, Rognvald Kali :

*Détruites les fermes
elles brûlent en Écosse
chaumes qui fument, rouge flamme*

J'aimais les sonorités gutturales de ces textes, et les images extravagantes, les *kenningr*, qu'on y trouve. Dans cette poésie-là, la mer est « la route des goélands » et un serpent est « le saumon des landes »...

J'avais pu mettre la main aussi sur de vieilles archives, et j'y trouvai mention d'une broche nordique découverte, au XIX^e siècle, enfouie dans la terre à deux kilomètres au sud du village. Elle portait des *runes* (caractères de l'écriture nordique) de l'époque viking qui indiquaient le nom du propriétaire et le lieu où il habitait: *malbri-tha a talk thaele i lari*. Ce furent les premières runes que j'aie eues sous les yeux. Je devais en voir bien d'autres par la suite. Mais le

texte runique qui m'a le plus impressionné est celui qui est gravé sur les parois du tombeau de Maeshowe, aux Orcades. On y lit, entre autres choses, cette phrase splendide: « Ces runes furent écrites avec une hache islandaise par le plus grand poète à l'ouest de l'océan! »

Si les runes étaient bien faites, elles étaient censées, du moins aux premiers temps, être porteuses de puissance. Chacune portait le nom d'un dieu. C'est ainsi que la rune *t* (écrite ainsi: ↑) était associée au dieu Tyr. J'ai vu, dans le Gotland, une pierre sur laquelle l'écrivain a inscrit la rune *t*, mais voulant peut-être renforcer sa puissance, il a ajouté des branches au signe de sorte que celui-ci a fini par prendre la forme d'un sapin: 🌲. Dans ce cas précis, la ressemblance entre le signe et l'arbre est sans doute pure coïncidence. Mais dans l'écriture *ogam* des Celtes de telles correspondances ne sont pas du tout fortuites. Chaque signe de l'alphabet *ogam* correspond à un arbre. Ainsi, la première lettre de l'alphabet (un trait horizontal à gauche d'une ligne médiane verticale) correspond au bouleau. Et les trois premières lettres (bouleau, sorbier, frêne) épellent le nom du grand dieu solaire: Belenos (le brillant).

Mon but n'est pas de faire un exposé érudit, mais de dégager un paysage mental. Nous nous trouvons ici dans un espace mental où l'écriture est une puissance liée aux phénomènes naturels. Frithjof Schuon (*Images de l'esprit*) parle du « naturalisme nordique » et d'un « transcendantalisme immanent ». J'y situe mon point de départ.

*

Si je pense à mes lectures d'enfance, je constate qu'un grand nombre des livres que je lisais concernaient le paysage

nordique. Y figuraient, par exemple, les *Russian Tales for Children* (*Contes russes pour enfants*) racontés par Alexeï Tolstoï et traduits du russe par Evgenia Schimanskaya ; *The Romance of Labrador* (*Une vision du Labrador*) par Sir Wilfred Grenfell ; et *Eskimo Life* (*La Vie des Esquimaux*) de Fridtjof Nansen. Ce fut sans doute par hasard que je possédais tant de livres concernant le Nord, car la plupart de ces livres étaient des prix d'école, dons de personnalités locales différentes. Mais l'intérêt que je leur portais n'avait rien de fortuit. Ils correspondaient à quelque chose en moi, et ils contribuèrent à l'éveiller.

Alexeï Tolstoï s'était efforcé, précisait-il dans sa préface, de ne pas refaire les contes russes dans un style « littéraire et conventionnel », mais avait tenu à garder « l'originalité et la fraîcheur » du style populaire. C'est une notion que j'ai retenue. Quant aux contes eux-mêmes, il y était question surtout d'animaux, d'oiseaux et d'arbres. Je me souviens des titres : *La Grue et le Héron* ; *Grand-père Givre* (*Father Frost*) : « Il grommela dans les sapins, fit claquer ses doigts, et sautilla de branche en branche. » Il y avait aussi l'histoire du coq de bruyère qui, après avoir pensé, lors d'un hiver particulièrement rude, à se construire une maison, décida qu'une telle domestication était contre nature et qu'il était infiniment préférable de « se coucher dans la neige, de se percher sur de petits bouleaux, de regarder les champs ouverts et d'accueillir le printemps avec un cri de joie ».

Il n'y avait certes pas de grues dans mon territoire, mais quantité de hérons et de coqs de bruyère, sans parler de la forêt et du givre. De sorte que ces contes russes constituaient une approche de mon propre paysage. Je me rappelle certaines illustrations : un lapin contemplant la lune d'hiver ; un renard rôdant à la lisière du bois ; la lune au-dessus du toit d'une hutte ; un loup hurlant dans la neige ; un hibou aux

gros yeux perché sur une branche. C'était un paysage froid, mais il était plein d'une vie animale cachée. Je l'aimais.

The Romance of Labrador était un livre beaucoup plus austère. Il présentait une série de *pageants* (spectacles), tels que *The Pageant of the Rocks* (la géologie du Labrador, les formations archaïques, le granit, la lave); *The Pageant of the Indians, the Eskimo, the Vikings* (tous ceux qui avaient vécu, aux premiers temps, sur les terres du Labrador); *The Pageant of the Three Kings* (les trois rois étant les poissons des eaux subarctiques: le saumon, le cabillaud, le hareng); *The Pageant of the Soil* (où il était question de phanérogames et de cryptogames – les mots m'intriguaient – ainsi que de sapins, de saules, de bouleaux blancs, d'aulnes et de frênes). Et il y avait des photos que je ne me lassais pas de contempler: *Cape Blow-me-down* (*Le Cap Grand-Souffle*), *The Great Kaumajets* (*Les Grands Sommets brillants* – je me suis cherché à Glasgow un dictionnaire esquimau). Ces pages contenaient une foule de renseignements, mais en plus elles présentaient une façon d'être au monde, une esthétique de vie.

Tout devenait plus évident avec *La Vie des Esquimaux* de Nansen: « Elle est pauvre, elle est pauvre, cette terre des Esquimaux; elle n'a ni bois ni or; elle est nue, solitaire – mais combien belle! » Je m'intéressais surtout au chapitre consacré aux « idées religieuses ». C'est là pour la première fois que j'ai entendu parler d'*angegok* (chamans), de *tôrnat* (esprits) et de *tôrnrâssuk* (maître des esprits). « Beaucoup ont vu dans ce “maître des esprits” l'équivalent du Dieu des chrétiens, mais quand le christianisme fut introduit parmi les Esquimaux, le *tôrnrâssuk* fut transformé en diable. » Je commençais à me poser des questions sur le christianisme triomphant et à éprouver une certaine sympathie pour les pauvres diables.